

Agnès Whitfield (dir.), *L'écho de nos classiques : Bonheur d'occasion et Two solitudes en traduction*, Ottawa, Les Éditions David, 2009, 356 p., collection « Voix savantes »

Pamela V. Sing

Numéro 31, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008557ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008557ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa  
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sing, P. V. (2011). Compte rendu de [Agnès Whitfield (dir.), *L'écho de nos classiques : Bonheur d'occasion et Two solitudes en traduction*, Ottawa, Les Éditions David, 2009, 356 p., collection « Voix savantes »]. *Francophonies d'Amérique*, (31), 163-167. <https://doi.org/10.7202/1008557ar>

que j'attends avec le plus d'impatience, c'est la trilogie romanesque qu'il prépare, d'après ce que j'ai appris dans l'« entretien » avec l'auteur qui se trouve dans ce dossier. Ça, c'est à crier sur les toits.

*Glenn Moulaison*  
*Université de Winnipeg*

**Agnès Whitfield (dir.), *L'écho de nos classiques : Bonheur d'occasion et Two solitudes en traduction*, Ottawa, Les Éditions David, 2009, 356 p., collection « Voix savantes ».**

Issu d'un colloque qui a eu lieu à Paris en septembre 2008, cet ouvrage réunit dix-huit études traitant des « aventures » vécues à l'étranger par deux ouvrages majeurs de la littérature canadienne : *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy et *Two Solitudes* de Hugh MacLennan, tous deux publiés en 1945. Onze textes sont écrits en français (l'un est traduit du russe au français), les sept autres le sont en anglais, et l'ensemble est divisé en quatre parties, chacune composée de quatre ou cinq articles, intitulées respectivement : « *Bonheur d'occasion* : premiers parcours » ; « *Bonheur d'occasion* à l'aune du communisme » ; « *Bonheur d'occasion* : traversées interrompues et dialogues nouveaux » ; et « *Two Solitudes* : lectures transnationales ». En outre, deux pages reproduisent sur papier glacé les portraits de Roy (p. 35) et de MacLennan (p. 187), par le peintre québécois Daniel Gagnon-Barbeau. Les auteurs, quant à eux, sont affiliés à des universités de treize pays : le Canada, l'Estonie, les États-Unis, la France, la Lettonie, la Lituanie, la Norvège, la Pologne, la République tchèque, la Roumanie, la Slovaquie, la Suède et l'île de Taïwan.

Si les deux ouvrages phares se sont imposés dès leur parution comme des best-sellers non seulement au Canada mais aussi aux États-Unis, c'est qu'au-delà de leurs qualités littéraires, ils font connaître de manière réaliste le Canada des années de la Seconde Guerre mondiale, soit une société qui, en voie d'urbanisation, connaissait, entre autres, la pauvreté et l'inégalité entre les sexes, tandis que, biculturelle et bilingue, elle vivait des tensions interculturelles et des conflits internationaux. Hors du continent nord-américain, l'intérêt et les interprétations qu'ont suscités les deux auteurs varient certes selon les pays, leur aptitude à comprendre les caractéristiques de la société canadienne, la capacité des langues à exprimer tel ou tel trait sociolinguistique ou, encore, à rendre compte de l'idéologie du régime politique au pouvoir.

La majorité des collaborateurs de *L'écho de nos classiques* s'intéresse à des questions soulevées en rapport avec la traduction de l'un ou de l'autre roman, dont notamment les facteurs socioculturels ou historico-politiques ayant influencé ou ayant pu influencer le choix de traduire ou non un ouvrage donné à tel moment de l'Histoire. Sur ce chapitre, trois textes relèvent la traduction presque immédiate de *Bonheur d'occasion* : celle de Whitfield pour les États-Unis, qui a suscité l'intérêt pour le roman dans d'autres pays ; celle de Bente Christensen pour la Norvège, pays alors très intéressé par le contenu social de l'ouvrage ; et celle de Cecilia Alvstad pour la Suède, qui a omis dans la sienne des passages jugés mornes (« dreary »). D'autres études révèlent les circonstances de sa traduction « tardive » en roumain (Rodica Dimitriu), en russe (Anna Bednarczyk), en tchèque (Zuzana Malinová, Jovanka Šotolová) et en lituanien (Regina Kvašytė et Genovaitė Kačiūskienė), sinon l'absence en certains pays d'une traduction du roman « urbain » de Roy (Chiara Bignamini pour les pays germanophones, Elżbieta Skibińska pour la Pologne) ou la qualité inadéquate de la traduction estonienne de *Two Solitudes* (Tiina Aunin, Reet Sool). Pour ce qui est de la façon dont un contexte sociohistorique donné infléchit la lecture d'un texte en particulier, il est intéressant d'apprendre, entre autres, que si, en Amérique du Nord, on tend à attribuer au personnage de Jean Lévesque le rôle du héros urbain individualiste inscrit sous le signe de la réussite sociale, ailleurs, c'est Emmanuel Létourneau qui revêt le caractère d'un héros du prolétariat.

Cinq auteurs abordent la problématique centrale du recueil sous d'autres angles : Margot Irvine souligne que le prix Fémina attribué en France, en 1947, au roman de Roy a ouvert les portes de l'institution littéraire française à d'autres ouvrages canadiens-français et, ultimement, aux littératures de la francophonie ; et Madelena Gonzalez, que le roman de MacLennan relève d'une esthétique de la littérature minoritaire au sens de Gilles Deleuze et Félix Guattari, et ce, dans la mesure où le souci de traduire pour le public anglophone le parler des francophones a conduit l'écrivain à créer un anglais déterritorialisé. Dana Patrascu-Kingsley, quant à elle, décèle chez Roy l'expression d'une transculturalité « naissante », puisque son roman suggère la nécessité d'établir des ponts entre différents peuples, mais représente les citoyens de l'Europe centrale et de l'Est sous les traits d'une altérité à l'égard de laquelle narrateur et personnages ne ressentent qu'une sorte de compassion vague et abstraite.

Pour Michael G. Paulson, les « liens et parallèles bien frappants » entre *Bonheur d'occasion* et *Otra vez el mar* et *Viaje a La Habana* de l'écrivain cubain Reinaldo Arenas invitent plutôt à se demander si le Cubain avait lu ou connu Gabrielle Roy. Bennett Yu-Hsiang Fu, pour sa part, entreprend l'étude comparative du roman de Roy et de *Jinshengyuan* (*The fate this life*), de l'écrivain taiwanais Qiongqiong Yuan, du point de vue de la représentation de l'espace, des classes sociales et des genres dans le contexte d'une identité provinciale/nationale émergente.

Quel que soit l'angle sous lequel la problématique centrale du recueil est abordée, sont fréquemment soulignés les défis d'ordre linguistique présentés par la traduction, et ce, non seulement à cause de la nature parfois profondément différente de la langue source par rapport à la langue cible, ou du stade de développement culturel de la société au sein de laquelle une traduction donnée a été faite, mais aussi parce que, sur le plan langagier, la version originale de chacun des ouvrages porte déjà des marques de l'hétéroglossie interne profonde de la société inter et multiculturelle représentée.

La variété des perspectives et des rapports interculturels traités dans *L'écho de nos classiques* signifie que le lecteur sera forcément plus intéressé par certains chapitres que par d'autres. Du reste, le livre n'échappe pas aux travers de ce genre d'ouvrage collectif, à savoir l'inégalité de la qualité des études réunies. En outre, le volume aurait dû bénéficier d'un travail d'édition plus soigné afin d'en éliminer les coquilles, les erreurs syntaxiques et de ponctuation, les choix erronés de préposition ou le mélange de temps verbaux. Cela dit, il faut souligner et admirer le courage dont fait preuve Agnès Whitfield dans l'introduction et dans le chapitre qu'elle donne au recueil. Que l'introduction révèle que Whitfield a eu de la difficulté à financer le colloque, notamment de la part du ministère des Affaires extérieures, et que cela l'amène à confirmer le peu d'importance que le gouvernement Harper accorde « à nos propres classiques, à notre propre littérature », ne saurait nous étonner outre mesure. En revanche, lire ses commentaires sur la difficulté d'effectuer des recherches sur l'une des auteures canadiennes les plus renommées, et ce, au Canada encore plus que dans les pays de l'ancien bloc communiste, où les recherches ont été « ardues » à cause d'une censure « très serrée », mais n'en ont pas été moins fructueuses, voilà qui requiert notre attention.

En reprochant au « biographe héritier » du Fonds Gabrielle Roy « son obscure gestion des dernières décennies », laquelle, selon elle, a pour conséquence de « perpétuer un monde de silence et d'interdit », Whitfield réprovoque la tendance à « perpétuer une image angélique [...] fausse » de l'écrivaine plutôt qu'à « os[er] aborder les sujets un peu plus épineux autour de Roy, dans un livre audacieux et honnête ». Aussi critique-t-elle le fait qu'encore aujourd'hui, il est impossible de consulter certains documents et lettres du Fonds Gabrielle Roy : après avoir souligné que les efforts déployés pour restreindre la recherche ont duré plus que suffisamment, notamment en écrivant deux fois le verbe « perpétuer », elle se demande s'il ne serait pas temps « de passer la main et de laisser la succession de Roy s'ouvrir aux chercheurs ».

Dans le premier chapitre du recueil, Whitfield révèle que l'examen des seuls documents et lettres mis à la disposition des chercheurs contribue à déconstruire l'image angélique de Roy. En traitant de la traduction américaine de *Bonheur d'occasion* par Hannah Josephson, elle se penche sur la correspondance entre Roy et Josephson afin de dévoiler la façon dont l'écrivaine a collaboré avec la traductrice. Rappelons pour mémoire que si la traductrice et sa traduction, *The Tin Flute*, ont été stigmatisées, c'est principalement parce que Josephson avait confondu « poudrerie québécoise » et « *powderworks* », c'est-à-dire entrepôts d'explosifs. Or il s'avère qu'une (bonne) part de la responsabilité de l'erreur revenait à Roy et à son agent. En effet, pendant le processus de traduction, Josephson et Roy ont été en contact, mais curieusement, l'écrivaine n'a su ni communiquer efficacement avec la traductrice au sujet de cette erreur, ni lire/corriger soigneusement les épreuves, ni admettre qu'elle était en partie responsable de la faute en question, répétée par la suite dans les nombreuses rééditions de la traduction. Au terme de son étude, Whitfield affirme qu'il « est triste de constater qu'une femme censée être d'une sensibilité éveillée et d'une intelligence d'avant-garde ait pu faire subir ce traitement indigne à une autre femme créatrice », mais souligne que le cas permet de confirmer « la vocation de l'écriture (et celle de la traduction, sa fidèle accompagnatrice) à nous éclairer sur les vérités et les faux-semblants du monde » (p. 59).

En 2006, on a assisté à la publication du recueil dirigé par Claude La Charité, *Gabrielle Roy traduite* (Éditions Notabene), dont l'article éponyme formule quatre séries d'interrogations soulevées par les traductions en

langues étrangères, en plus de proposer la première bibliographie des traductions partielles ou intégrales des ouvrages de Roy en dix-huit langues. À l'exception d'un article qui présente le cas d'un texte que Roy avait elle-même traduit de l'anglais au français tout en l'augmentant, les autres articles abordent la traduction de l'œuvre royenne en anglais, en allemand et en ukrainien. *L'écho de nos classiques* fait plus que poursuivre et approfondir les recherches entamées en 2006. À force d'aborder une variété de questions au sujet des traductions de deux romans phares parus sur la scène littéraire, l'ouvrage souligne l'importance des dialogues inter et transculturels pour les traductions littéraires, et vice versa, ainsi que celle des traducteurs pour le rayonnement mondial d'une littérature. Ce faisant, il nous aide à comprendre jusqu'à quel point les versions originales et traduites de deux classiques d'ici ont contribué à faire reconnaître sur la scène internationale les réalités culturelles et linguistiques spécifiques du Canada. De fait, ce furent au départ les liens entre New York et Paris qui assurèrent la renommée internationale de *Bonheur d'occasion* et de *Two Solitudes* à l'époque où le Canada ne s'était pas encore doté des traditions et des institutions nécessaires à l'épanouissement de ses deux cultures fondatrices. Tel que le souhaite Whitfield, s'en rendre compte pourrait bien renouveler la foi en nos moyens d'expression.

Pamela V. Sing  
Université de l'Alberta  
Campus Saint-Jean